Bernard de Fallois – « L’histoire d’un roman est un roman »

Entretien avec Nathalie Mauriac Dyer

Nathalie Mauriac Dyer

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/genesis/1135>

DOI : 10.4000/genesis.1135

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2013

Pagination : 105-112

ISBN : 978-2-84050-893-9

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Nathalie Mauriac Dyer, « Bernard de Fallois – « L’histoire d’un roman est un roman » », *Genesis* [En ligne], 36 | 2013, mis en ligne le 15 juin 2015, consulté le 11 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1135> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.1135>

Bernard de Fallois

« L'histoire d'un roman est un roman »

Entretien avec Nathalie Mauriac Dyer

Né en 1926, grand professeur, éditeur et lecteur, fondateur en 1987 des Éditions qui portent son nom, Bernard de Fallois est le proustien capital à qui on doit l'invention de *Jean Santeuil* (1952)¹ et de *Contre Sainte-Beuve* (1954)². Ces deux éditions ont révolutionné l'image qu'on se faisait encore de Marcel Proust au début des années cinquante : un esthète qui, sur le tard, aurait renoncé au monde pour écrire *À la recherche du temps perdu*. Or Fallois révélait d'abord l'existence d'un roman de jeunesse à la troisième personne, roman abandonné par son auteur, « immense poème en prose », comme il l'écrivit³, roman « colossal » comme il me l'a dit dans cet entretien, qu'il intitula du nom de son protagoniste, Jean Santeuil. Il s'agissait avec ce manuscrit – où le Proust de la maturité ne cessa de puiser – d'un des principaux avant-textes d'*À la recherche du temps perdu*. Deux ans après Jean Santeuil, *Contre Sainte-Beuve* révélait la naissance de la Recherche elle-même. Parmi les nombreux manuscrits encore en vrac chez la nièce de Marcel Proust – feuilles volantes, carnets et cahiers d'écolier – Fallois avait identifié les traces du projet du même nom que l'écrivain mentionnait dans deux lettres de la fin de 1908⁴. Dans une longue préface, il expliquait comment les notes d'un « petit agenda étroit et long » – il s'agissait d'un des carnets offerts à Proust par Mme Straus, le fameux Carnet de 1908⁵ ou Carnet I – l'avaient guidé pour classer ces manuscrits de 1908 et 1909. En dix-sept chapitres, *Contre Sainte-Beuve* liait, dans une intuition géniale, l'essai critique amorcé sur des feuilles volantes au cadre (auto)fictionnel de la conversation avec Maman développé ensuite dans sept cahiers ; les grands morceaux critiques sur Balzac, Nerval ou Baudelaire alternaient avec ce qui, rétrospectivement, apparaissait bien comme les premiers « crayons » du roman (« La race maudite », « Noms de personnes »). Fallois décrivait dans sa préface la méthode de travail de Proust, cet « homme d'un seul livre », à l'écriture proliférante – « il n'a jamais écrit de façon linéaire, ses ébauches se succèdent, s'accroissent, se défont, se rejoignent » – et plaidait lui-même pour la critique interne, génétique, de la littérature, ou plutôt de l'aventure de l'écriture : « L'histoire véritable d'un écrivain [...] n'a rien de figé. Elle est faite de rencontres, de haltes, de surprises, de projets abandonnés qui reparaissent après dix ans, de personnages qui se dédoublent ou se rejoignent, d'éclairages mystérieusement transformés : l'histoire d'un roman est un roman⁶. »

Les « généticiens » du texte devaient, vingt ans plus tard, entériner la justesse des intuitions de Fallois quant à l'absorption du projet d'essai critique « contre Sainte-Beuve » dans le cadre fictionnel d'un récit, puis d'un roman. Bien que les éditions Gallimard aient ensuite « refait » ses éditions pionnières⁷, c'est le *Contre Sainte-Beuve* de Bernard de Fallois et non celui de Pierre Clarac, réduit aux seuls morceaux de critique des cahiers, que continue à publier la collection de poche « Folio ». C'est dans son édition que les jeunes lecteurs et les étudiants découvrent donc *Contre Sainte-Beuve*, à elle que continuent de se référer la plupart des lecteurs.

1. Marcel Proust, *Jean Santeuil*, préface par André Maurois, Paris, Gallimard, 1952.

2. Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, suivi de *Nouveaux mélanges*, préface par Bernard de Fallois, Paris, Gallimard, 1954.

3. *Ibid.*, p. 42.

4. Lettres publiées pour la première fois respectivement en 1931 et 1948. Voir *infra*, note 17.

5. D'après le nom que lui a donné Philip Kolb dans son édition, Paris, Gallimard, 1976.

6. CSB, éd. citée, p. 9, 13, 10.

7. *Jean Santeuil*, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », éd. Pierre Clarac avec la collab. d'Yves Sandre, 1971 ; *Contre Sainte-Beuve*, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », éd. Pierre Clarac, 1971.

On sait moins qu'on doit aussi à Bernard de Fallois la publication de nombreuses autres pages critiques, qu'il réunit en 1954 sous le titre de Nouveaux mélanges à la suite de Contre Sainte-Beuve⁸ : la Bibliothèque nationale les a ensuite classées, avec les fragments sur feuilles volantes du Contre Sainte-Beuve, dans ce que l'on a longtemps appelé, d'après la cotation provisoire du fonds Proust, le « Proust 45 »⁹. C'est encore lui qui a fait entrer la Recherche au Livre de Poche au milieu des années soixante, sous les mémorables couvertures sépia de Pierre Faucheux qui mêlaient photographies de l'écrivain et fac-similés des manuscrits : Proust devenait accessible à tous, comme il l'avait lui-même toujours souhaité.

Bernard de Fallois n'avait encore jamais évoqué dans un entretien ses années proustiennes. La conversation a eu lieu le 28 juin 2011, dans le grand bureau de sa maison d'édition, à Paris.

Nathalie Mauriac Dyer – À quel âge avez-vous découvert Proust ?

Bernard de Fallois – À quinze ans, et par le hasard d'une rencontre.

Au début de la guerre, on avait conseillé aux familles d'éloigner les enfants de Paris, par crainte des bombardements.

Je suis allé faire ma classe de troisième au lycée du Mans. Et c'est là que je me suis lié d'amitié avec un de mes camarades, Michel Sciama. À cet âge-là, les amitiés sont des coups de foudre. Nous ne nous quittions pas. Séparés par l'exode, nous nous sommes retrouvés à Paris à la rentrée de septembre, lui à Henri IV, moi à Janson. Il me présenta à ses parents, et pendant quelques années sa maison devint ma maison. Sa mère me dit que sa bibliothèque était à ma disposition et que je pouvais y prendre tout ce que je voulais. Elle s'appelait de son nom de jeune fille Hélène Lange. Elle avait une très grande culture, dont elle ne faisait jamais étalage, elle avait travaillé avant la guerre avec Raoul Dautry, qu'elle admirait. C'était une femme profonde et discrète. Je lui dois beaucoup. Elle nous traitait, ses enfants et moi, comme des adultes. Elle était une nièce de Bergson, une cousine d'Emmanuel Berl, et aussi, par les Weil, de Marcel Proust. C'est elle qui me fit lire, en octobre 1940, *La Réforme intellectuelle et morale* de Renan, en me disant que je comprendrais un peu mieux à cette lecture ce qui venait de nous arriver.

Qu'y avait-il dans la bibliothèque d'Hélène Lange ? Tout ce que pouvait aimer une jeune femme de l'entre-

deux-guerres, et éveiller la curiosité d'un garçon de quinze ans comme moi. Il y avait Bergson, bien sûr, mais aussi Alain, Barrès et Gide, *Les Thibault* de Roger Martin du Gard, la *Correspondance* de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier, Aldous Huxley, les romanciers anglais de cette époque, le *Silbermann* de Lacretelle, *Notre jeunesse* de Péguy, les premiers essais de Berl... et naturellement les quinze petits volumes de la *Recherche du temps perdu*. Je lui demandai conseil. Fallait-il les lire ? Elle me dit d'essayer. C'est ainsi que je lus « Combray », avec un plaisir constant, mais je ne sais pourquoi je n'allai pas plus loin. C'est l'année suivante, au cours de ma classe de première, qu'intrigué par le personnage de Swann, si effacé dans « Combray », je voulus lire l'histoire de son amour, et tombai ensuite comme une drogue dans la lecture de la *Recherche* d'un bout à l'autre.

Tout cela au milieu des événements, des restrictions, des inquiétudes, des travaux scolaires, des amours, de la vie qu'ont les garçons de cet âge. Cela me surprend quand j'y repense. Proust fut comme un îlot séparé de tout le reste. Jeunes, nous avons le pouvoir de vivre intensément sur plusieurs plans à la fois, et d'avoir en quelque sorte des vies simultanées.

L'une de ces vies avait été pour moi celle que j'avais passée avec Proust.

8. Ils ont été repris par la « Bibliothèque de la Pléiade » au nombre des *Essais et articles* (Paris, Gallimard, 1971).

9. Aujourd'hui NAF 16636.

N. M. D. – *Vous êtes un des premiers vrais proustiens. Vous avez lancé, ou plutôt relancé les études proustiennes, qui étaient inexistantes dans la France de l'après-guerre...*

B. de F. – C'est assez normal. Le moment n'était pas venu. D'abord il faut se rappeler qu'à cette époque la Sorbonne était une vieille dame prudente, qui considérait qu'avant d'étudier une œuvre il fallait s'assurer que cette œuvre en valait la peine, qu'elle résisterait au temps, qu'elle passerait le cap de ces trente ans qui suivent la mort d'un écrivain et où son œuvre, n'étant plus soutenue par la nouveauté, risque de disparaître à jamais. Les choses ont certainement beaucoup changé depuis, pas forcément en bien. En tout cas, dans cette année 1950 il n'y avait pas de « vingtiémiste » à la Sorbonne.

Il ne faut pas oublier non plus que la situation de Proust était très particulière. Les vingt-cinq années qui suivent sa mort sont celles d'une double accélération : accélération de l'histoire – les événements se précipitent – et accélération de la vitesse – on commence à vivre à toute allure. L'une et l'autre très peu favorables à cette lente plongée dans la vie intérieure qui est nécessaire à la lecture en général et à celle de la *Recherche* en particulier.

Il faut remarquer d'ailleurs que les deux premières études sérieuses sur Proust sont dues à des professeurs français qui enseignaient à l'étranger. Albert Feuillerat et Robert Vigneron étaient tous les deux professeurs aux États-Unis. J'avais lu leurs études¹⁰, toutes les deux passionnantes parce qu'elles faisaient comprendre comment l'œuvre terminée en 1913 avait été profondément modifiée, enrichie, étendue par les deux accidents imprévus, l'un très petit, l'autre immense, que furent la mort d'Alfred Agostinelli et la guerre de 1914. Le premier de ces deux événements a donné naissance au personnage d'Albertine, et le deuxième, en obligeant l'auteur à surseoir quatre ans à son projet de publication, lui a en quelque sorte donné le temps de procéder à une refonte de son roman, augmenté d'un « épisode » entier, qu'il n'avait pas imaginé au début.

Mais personne n'avait encore cherché à connaître toutes les années qui avaient précédé la *Recherche*.

Une autre raison pour laquelle on ne s'était pas lancé dans les études proustiennes, c'est que l'œuvre elle-même faisait un peu peur. Très peu de lecteurs en avaient réellement pris

la mesure. Elle impressionnait, mais on la considérait comme quelque chose qui était à part, elle n'était vraiment familière qu'à un petit nombre de lecteurs. Elle était entourée d'une légende de phrases trop longues, d'une absence d'intrigue romanesque, et finalement d'un esprit assez éloigné des préoccupations du moment. Les mêmes raisons qui avaient fait refuser Proust par les premiers éditeurs, y compris la NRF, quand il leur proposa son manuscrit en 1912, et qu'on pourrait appeler « le mépris Bloch », continuaient à peser sur la réputation de Proust. On se souvient que Bloch, à qui Proust a prêté par avance tous les arguments qui seraient invoqués contre lui, avait l'habitude de dire : « J'avoue que la peinture de ces inutiles m'indiffère assez. »

N. M. D. – *Comment avez-vous découvert Jean Santeuil ?*

B. de F. – Je pourrais renverser le mot célèbre de Pascal : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé », et dire à mon tour : « Je ne l'aurais pas trouvé si je ne l'avais pas cherché. »

Il s'agissait d'une hypothèse à vérifier.

Qu'est-ce que je cherchais ? Je cherchais qui était le vrai Proust.

Car je n'étais pas convaincu par le portrait que tout le monde en faisait. Celui d'un jeune homme de famille bourgeoise aisée, de santé fragile, ayant mené jusqu'à la trentaine une vie d'oisif, passionné seulement par les salons et la mondanité, jusqu'au jour où, frappé d'une soudaine illumination, il s'était enfermé dans une chambre aux murs de liège, et avait en quelques années composé *À la recherche du temps perdu*.

Ainsi cette œuvre immense, cette cathédrale, ce monument de la littérature française et mondiale serait tombé du ciel sans aucun signe précurseur, sans travaux préparatoires, comme par magie.

Non, je ne pouvais pas croire une seconde à cette version. Mais d'un autre côté, si cela ne s'était pas passé ainsi, comment se faisait-il que tant de témoins que je lisais, des témoins toujours vivants, très fiers de l'avoir approché, n'aient pas raconté l'histoire de la naissance de ce chef-d'œuvre ?

10. Albert Feuillerat, *Comment Marcel Proust a composé son roman*, New Haven, Yale University Press, 1934 ; Robert Vigneron, « Genèse de *Swann* », *Revue d'histoire de la philosophie*, 15 janvier 1937, p. 67-115.

Car Proust était mort si jeune qu'en 1950 la plupart étaient vivants. Non seulement ceux qui l'avaient rencontré après sa consécration – Morand, Cocteau, Colette – mais ceux qui avaient été ses camarades de classe, comme mon cousin Max Daireaux ou Daniel Halévy, que son petit-fils Jean-Pierre, mon camarade à Janson-de-Sailly, m'avait permis de rencontrer et que j'avais longuement interrogé sur Marcel Proust.

Là-dessus, alors que je m'étais découragé et que j'étais prêt à abandonner l'idée d'écrire une thèse sur la formation de la *Recherche*, parut la biographie de Maurois¹¹, qui allait tout changer.

N. M. D. – *André Maurois connaissait-il Jean Santeuil ?*

B. de F. – Non, pas du tout. Mais cet excellent biographe avait eu l'idée simple – simple mais il fallait l'avoir – d'interroger la famille. Il faut dire qu'il était bien placé pour le faire, puisque sa deuxième femme n'était autre que la fille de Gilberte¹².

Il avait donc cité quelques notes inédites tirées des mystérieux « Carnets », dont la nièce de Marcel Proust lui avait révélé l'existence.

Il fallait suivre cette piste. Très bravement, je téléphonai à Maurois et lui expliquai mon cas. Il m'invita à venir le voir, me reçut avec la gentillesse, la courtoisie et les égards que seuls les hommes très intelligents réservent aux jeunes gens, et après m'avoir écouté, il me proposa de téléphoner à Suzy Mante-Proust¹³ et de lui demander de me recevoir.

Huit jours plus tard, je faisais la connaissance de Suzy. Elle me montra ce jour-là les Carnets, mais me proposa de revenir pour prendre le temps de les déchiffrer et elle me demanda si j'accepterais de l'aider à classer tous les manuscrits qu'elle avait conservés depuis la mort de son père.

Ce fut le début d'un travail de quelques années, qui furent pour moi des années de bonheur. Si les « Cahiers » préparatoires de la *Recherche* étaient bien classés, il y avait en revanche, dans le grenier de la belle maison de la rue Dehodencq, des lettres, des articles de journaux, des factures, des faire-part, des brouillons de toutes sortes, des fragments des *Plaisirs et les jours*, d'autres des *Ruskin*, souvent déchirés, formant un ensemble assez disparate.

Cependant, à mesure que je lisais, j'étais frappé par l'apparition de nombreux morceaux qui avaient en commun la présence d'un personnage nommé Jean, quelquefois aussi Jean Santeuil, formant indiscutablement un ensemble, une sorte de roman autobiographique, mais un roman assez spécial pour que Proust ait pu écrire dans un des feuillets qui ressemblaient à une préface les mots suivants : « Puis-je appeler ce livre un roman ? »

Le tout formait maintenant un énorme dossier de près de mille pages. Il était clair que l'entreprise avait commencé dès le lendemain de la publication des *Plaisirs et les jours*. Je ne connaissais pas alors la lettre de Proust à Reynaldo dans laquelle il lui dit qu'il vient de se lancer dans un roman immense, et que Reynaldo y sera présent, sans être nommé, d'un bout à l'autre, comme un dieu caché dans sa création¹⁴. Je ne connaissais peut-être même pas Reynaldo Hahn à cette époque, je ne savais pas – ou j'avais oublié – l'histoire de leur voyage ensemble à Beg-Meil.

Mais en regardant ce que je venais de découvrir, j'éprouvai une des impressions les plus fortes que j'ai eues dans ma vie.

La légende du jeune oisif était en miettes.

Il fallait tout repenser. On ne pouvait plus désormais parler de Proust comme on l'avait fait jusque-là. Il n'était pas le dilettante qu'on avait dit, puisque, à vingt-cinq ans à peine, ne doutant de rien, il avait formé le projet d'écrire un livre unique et total, où il y aurait l'enfance, les passions, les grandes heures, la comédie des vanités, mais aussi la beauté secrète de la nature, ce livre qui serait un roman, mais beaucoup plus et même le contraire d'un roman, puisqu'il s'efforcerait d'atteindre « l'essence des choses » et non leur

11. André Maurois, *À la recherche de Marcel Proust*, Paris, Librairie Hachette, 1949.

12. Simone Arman de Caillavet (1894-1968), modèle de Mlle de Saint-Loup.

13. Suzy Mante-Proust (1903-1986), fille de Robert Proust (1873-1935).

14. Cette lettre a été publiée quatre ans après la publication de *Jean Santeuil*. Voir : *Lettres à Reynaldo Hahn*, présentées, datées et annotées par Philip Kolb, Paris, Gallimard, 1956, lettre xxxv, p. 53 : « Je veux que vous y soyez tout le temps mais comme un Dieu déguisé qu'aucun mortel ne reconnaît » [vers mars 1896], *Corr.*, t. II, p. 52.

apparence. Un livre dont avec une énergie créatrice incroyable il avait poursuivi la rédaction pendant des années, pour finalement avoir le courage et la lucidité d'y renoncer, d'enfermer tout cela à double tour, sans rien en dire à personne parce qu'à mesure qu'il avançait dans l'entreprise, il s'apercevait qu'elle était encore inférieure à ce qu'il avait imaginé, et qu'il fallait attendre avant de tout recommencer.

Il en serait récompensé, et nous aussi. Mais au moment où il avait pris cette décision, il ne le savait pas.

N. M. D. – *Quel en fut l'accueil ?*

B. de F. – Très contrasté.

Du côté de la Sorbonne, dépit et mépris. Silence rompu par un olibrius nommé Antoine Adam, grande autorité dans le monde universitaire, qui se fendit d'un long article dans une revue lilloise pour dénoncer une imposture, suggérant que j'avais manipulé le texte pour donner une apparence d'unité à des fragments éparés. C'est tout juste si je n'étais pas accusé d'avoir fabriqué ce prodigieux document. Et d'être finalement l'auteur de *Jean Santeuil*. Malgré ce qu'il y avait de flatteur dans cette accusation saugrenue, j'en ai conservé une certaine gêne envers l'établissement, moins pour l'attaque elle-même que parce que personne n'avait songé à me défendre.

Au contraire, bonne surprise, joie chez tous ceux qui étaient depuis longtemps les admirateurs de Proust et ses amis, Mauriac, Morand, Berl, Cocteau. Ce coup de théâtre stupéfiant, arrivant au moment où l'on s'y attendait le moins, remettait sur le devant de la scène et à la première place l'écrivain qu'ils avaient admiré dans leur jeunesse et que les nouvelles modes croyaient avoir enterré. Cette résurrection ne pouvait que les réjouir.

Il faut dire, on l'a sûrement oublié, qu'on était dans les années cinquante, et que ce n'était pas tel ou tel écrivain, c'était la littérature tout entière qui était singulièrement dévaluée. Dans la hiérarchie des valeurs, ce n'était plus la littérature, c'étaient l'histoire et la philosophie qui étaient maintenant au sommet pour les jeunes étudiants, parce que ces disciplines pouvaient être plus facilement reliées au marxisme qui s'était imposé à tous. *La NRF*, rappelons-le, était alors interdite, pour avoir continué à

paraître pendant la guerre. La revue *Les Temps modernes*, qui avait pris sa place, prônait une littérature « engagée » – et qui est moins « engagée » que Marcel Proust ?

Pour une autre raison, *Jean Santeuil* eut une influence assez nette sur la situation de Proust au lendemain de la guerre et jusqu'à maintenant. En donnant un coup de projecteur très nouveau sur son itinéraire, il permit de prendre conscience de ce qui avait échappé jusqu'alors, la formidable aventure spirituelle et intellectuelle que représentait la vie de cet artiste, une des plus grandes sinon la plus grande des temps modernes. Du même coup, les fidèles arrivèrent en masse. On se passionna pour sa vie, on voulut en connaître les détails, c'est alors que commencèrent à paraître les volumes de correspondance retrouvée et datée par Philip Kolb, la biographie de Painter qui allait être suivie par plusieurs autres, minutieusement établies, ainsi que les interprétations des essayistes à la mode. Proust et son temps devenaient l'objet d'un culte, d'un culte qu'il aurait été le premier à juger hérétique, et qu'il avait par avance dénoncé dans son *Contre Sainte-Beuve*.

En trouvant les pièces qui manquaient à l'histoire de son roman, avais-je contribué à favoriser et à cautionner ce culte ? Je me consolais en pensant que c'est une pente naturelle de chacun de nous de vouloir mieux connaître ceux à qui nous devons les œuvres d'art qui nous ont touchés. Proust lui-même, revenant d'un voyage en Hollande, n'écrivait-il pas à sa mère pour lui demander de lui envoyer *Les Maîtres d'autrefois* d'Eugène Fromentin, en lui expliquant qu'on a toujours envie d'en savoir un peu plus sur ceux à qui on doit ces chefs-d'œuvre¹⁵ ?

N. M. D. – *Venons-en à votre édition de Contre Sainte-Beuve. Quand, après les feuilles volantes de Jean Santeuil, vous vous êtes attaqué à la masse des cahiers, comment avez-vous procédé ?*

15. « As-tu des renseignements sur la vie de Fromentin ? C'est ennuyeux de n'avoir aucun "tuyau" sur quelqu'un avec qui on vient de passer quinze jours à l'hôtel. » Proust venait de séjourner en Hollande avec pour guide *Les Maîtres d'autrefois*. Voir *Correspondance avec sa mère*, éd. Ph. Kolb, Paris, Gallimard, 1953, lettre xcvi ; *Corr.*, t. III, lettre 90, p. 165, [17 octobre 1902].

B. de F. – J’ai commencé, naturellement, par les lire *in extenso*. Au fur et à mesure je voyais que des épisodes étaient repris, et comment les « morceaux » s’assemblaient et s’organisaient. Il était évident qu’il manquait des cahiers.

N. M. D. – *Comme vous l’indiquez dans votre préface au Contre Sainte-Beuve*¹⁶, vous avez pris pour guide la lettre de Proust à Georges de Lauris que ce dernier avait publiée en 1948...

B. de F. – L’édition de *Contre Sainte-Beuve*, le dessin de ce livre en train de se faire qui se serait appelé *Contre Sainte-Beuve*, est né en effet de la première clé qui se trouve dans la correspondance. Proust se demande si, partant d’une simple idée d’article, il ne va pas la développer sous la forme d’un essai, ou sous la forme d’un livre de souvenirs et d’un roman¹⁷ : le souvenir d’une matinée¹⁸ où Maman entre dans sa chambre, *Le Figaro* à la main, où sont ensuite évoqués d’autres lieux, d’autres personnages... Cette idée de la « conversation avec Maman » donnait le fil directeur : tous les manuscrits dans lesquels elle apparaissait formaient un ensemble. Nous n’étions plus comme dans *Jean Santeuil* dans une sorte d’autobiographie à la troisième personne. C’était déjà la première personne, et déjà *À la recherche du temps perdu*. Très vite Proust a eu l’idée de déconstruire et de reconstruire autrement (ce qu’il symbolisera par l’image de la « robe »). Après « Combray », après « Un amour de Swann », vient la révélation de la scène finale, ce qui lui permettra d’affirmer par la suite qu’il a écrit la fin de son livre très tôt. Je pense que Proust a eu l’idée de cette fin à l’occasion d’une soirée musicale chez la princesse de Polignac, quelque temps après la mort de sa mère, une soirée où l’on jouait une œuvre inédite de Reynaldo Hahn, *Le Bal de Béatrice d’Este*. Le lendemain, Proust écrit à Reynaldo : « Que tous les gens que j’ai connus ont vieilli¹⁹ ! » Cette lettre, c’est pour moi l’invention du « Bal de têtes » et du *Temps retrouvé*.

N. M. D. – *Vous avez écrit, dans la préface de votre édition : « Contre Sainte-Beuve au fond n’est pas un livre : c’est le rêve d’un livre, c’est une idée de livre*²⁰. *Vous*

aviez donc bien conscience que vous reconstruisiez quelque chose qui, d’une certaine façon, n’avait jamais existé ?

B. de F. – Oui, c’était en fusion. C’était la *Recherche* qui était en train de naître. Il n’y a pas eu de solution de continuité. C’est cela qui, petit à petit, en quelques mois, est devenu la *Recherche*. Comment savoir quel jour il a renoncé à l’idée initiale de *Contre Sainte-Beuve*, en décidant de mettre la conversation avec Maman qui, pratiquement, est l’exposé de son esthétique, à la fin du livre ? Ensuite c’est *Le Temps retrouvé* qui est devenu la conclusion du livre, et a incarné sa théorie esthétique. Le compas s’est élargi considérablement plus tard avec l’intervalle de la Guerre, qui ajoutait la disparition de tout un monde.

N. M. D. – *Aviez-vous conscience avec ces publications de changer la hiérarchie des valeurs littéraires qui avait cours alors... ?*

B. de F. – Oui, de faire de la pédagogie, en remettant les choses à leur place, à savoir Proust à la hauteur de

16. CSB, éd. citée, p. 16.

17. Voir Marcel Proust, *À un ami. Correspondance inédite : 1903-1922*, préface de Georges de Lauris, Paris, Amiot-Dumont, 1948, lettre XLIII : « Est-ce que je peux vous demander un conseil ? Je vais écrire quelque chose sur Sainte-Beuve. J’ai en quelque sorte deux articles bâtis dans ma pensée (articles de revue). L’un est un article de forme classique, l’essai de Taine en moins bien. L’autre débiterait par le récit d’une matinée, Maman viendrait près de mon lit et je lui raconterais un article que je veux faire sur Sainte-Beuve. Et je le lui développerais. » Voir aussi la lettre contemporaine à Anna de Noailles, qui avait été publiée en 1931 par Robert Proust et Paul Brach dans la *Correspondance générale de M. P.*, t. II : *Lettres à la comtesse de Noailles 1901-1919, présentées par la comtesse de Noailles*, Paris, Plon, lettre V. Ces deux lettres ont été reprises dans *Corr.*, t. VIII, lettres 170 et 171, datées de [vers la mi-décembre 1908].

18. Voir *Corr.*, t. IX, lettre 78, à Alfred Vallette, [vers la mi-août 1909] : « Je termine un livre qui malgré son titre provisoire : *Contre Sainte-Beuve, Souvenir d’une Matinée* est un véritable roman. » La lettre a été exposée à la Bibliothèque nationale en 1965 (Catalogue, n° 366).

19. Voir *Lettres à Reynaldo Hahn*, éd. citée, lettre LXXXVI, p. 134 ; repris dans *Corr.*, t. VII, lettre 74 (p. 139), [11 avril 1907] : « Que tous les gens que j’ai connus ont vieilli. [...] Et aussi quelques vieilles divinités rudimentaires et féroces, dans leur dessin sommaire n’ont pu changer [...] [et] restent immuables dans la hideur barbare de leur effigie lombarde. Ce sont des portraits de monstres du temps où on ne savait pas dessiner. »

20. CSB, éd. citée, p. 26.

Montaigne, de Molière, de Chateaubriand, etc. Or cette œuvre unique se trouve être, en plus, un merveilleux exemple de création littéraire, qu'il faut replacer pour le comprendre dans le contexte de cette fin du XIX^e siècle où le wagnérisme a été une illumination extraordinaire. Proust avait bien compris que Balzac, même sans le réussir vraiment, avait déjà tenté avec *La Comédie humaine* de regrouper toute sa création en un seul grand cycle. Cela l'a aidé à faire cette œuvre gigantesque.

Proust avait-il attendu, comme on l'a dit, la mort de ses parents pour commencer son œuvre ? Non, très vite après *Jean Santeuil* les deux traductions de Ruskin sont le moment du recommencement. Dans les longues notes qu'il ajoute en bas du texte, dans la préface à *Sésame et les Lys*, il s'autorise pour la première fois à parler à la première personne. Et à partir de cet instant le « je » que nous entendons est celui que nous allons continuer à entendre dans toute la *Recherche*. Il est véritablement lui-même, tandis que le déguisement de Jean Santeuil ne lui convenait pas.

J'étais étonné que l'on n'ait pas donné plus d'importance à son premier livre, *Les Plaisirs et les jours*. Loin d'être un exemple de la littérature « fin de siècle » qu'on y a vu, avec des grâces surannées, ce livre révèle une personnalité qui est déjà tout entière affirmée, sans détour, sans timidité, assez audacieusement pour qu'on cesse de parler, comme on l'a fait, du désir de Proust de cacher son homosexualité. Par ailleurs, la diversité des styles et des époques dont il fait ici en quelque sorte un bouquet y est le signe précurseur de ce fantastique amalgame de toutes les grandes époques du style français qu'est le style de la *Recherche*.

Je tiens les pastiches pour un moment très important dans la naissance de la *Recherche*. Proust adolescent avait un don d'imitateur merveilleux (on l'invitait beaucoup pour cette raison chez les parents de ses amis). Cet aspect est absent de *Jean Santeuil*, mais en 1908, quand il se met à écrire ses pastiches, à la suite du succès de Reboux et Müller, il comprend sans doute qu'il pourra en tirer parti pour les personnages de son futur roman. Il pourra « faire du Charlus », et aussi du Norpois, du Guermantes, etc. Balzac avait déjà eu cette idée, mais il s'y essayait assez maladroitement.

Par une intuition étonnante Proust avait deviné qu'en pastichant en quelque sorte ses personnages – des

personnages qu'il avait créés de toutes pièces ! – il les rendrait plus vrais, il les ferait exister. Il avait compris que la caricature la plus comique, ce n'est pas la plus grosse, c'est au contraire la plus fine, celle qui n'a pas l'air d'être une caricature. J'en ai eu la preuve en retrouvant un jour une lettre que Proust avait écrite, lors d'un séjour à Cabourg, à un jeune homme à qui il faisait la cour et qui lui avait posé un lapin²¹. Les invectives dont Proust l'accablait, il me semblait bien les avoir lues quelque part, et en effet je les ai retrouvées quelques semaines après dans la bouche de Swann. C'est-à-dire que Proust faisait du Swann (ou du Charlus) ou que Swann (ou Charlus) faisait du Proust, magnifique exemple de ce procédé comique, qui était au fond celui de Molière dans *Les Femmes savantes*.

René Clair m'a raconté que, se retrouvant pendant la Guerre au front avec Lucien Daudet, ce dernier a tenu pendant une permission à lui faire connaître Proust, dont il parlait comme d'« un génie ». Proust se serait mis à leur lire un dîner chez Madame Verdurin en étouffant de rire (« non, je ne peux pas publier ça, c'est trop bête ! »).

Le comique, voilà encore une dimension supplémentaire, merveilleuse, de la *Recherche du temps perdu*.

N. M. D. – *Vous avez changé l'histoire de la littérature française en publiant des travaux préparatoires...*

B. de F. – Oui, j'apportais une révélation. Mais en même temps, j'avais parfaitement conscience que l'on aurait pu ne rien savoir de tout de ce qui avait précédé la *Recherche du temps perdu* et que la *Recherche du temps perdu* était là.

N. M. D. – *En 1960, vous avez quitté votre poste de professeur agrégé et vous êtes entré au Livre de Poche.*

B. de F. – Trois ans plus tard, après être devenu le directeur général du Livre de Poche, j'ai demandé à Gallimard d'y laisser paraître la *Recherche*. Pierre Faucheux a fait les très jolies couvertures que l'on

21. Voir Bernard de Fallois, « Sur une lettre de Marcel Proust », *Le Disque vert*, « Hommage à Marcel Proust », numéro spécial hors série, Paris/Bruxelles, décembre 1952, p. 11-20. Lettre adressée, selon Ph. Kolb, à Albert Nahmias, et reprise dans *Corr.*, t. XI, p. 187-189, [20 août 1912].

22. *Du côté de chez Swann* et *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* paraissent au Livre de Poche en 1965, les autres tomes les années suivantes.

connaît²². En arrivant au Livre de Poche, j'avais dit au directeur d'alors, Guy Schoeller, que les couvertures me paraissaient inesthétiques, qu'il fallait y travailler.

N. M. D. – *C'était encore un coup d'éclat éditorial.*

B. de F. – Suzy Mante-Proust répétait aux Gallimard le mot de Marcel Proust, disant qu'il aurait voulu que son livre soit vendu « dans les gares²³ ». Et maintenant il est partout, puisqu'il est dans le domaine.

N. M. D. – *En 1989, vous avez publié un recueil de Maximes et pensées tirées de la Recherche²⁴. Il vous arrive encore de relire Proust ?*

B. de F. – Il me sera toujours proche, même si je ne le reprends pas spécialement. Je l'ai lu de manière continue à deux reprises, en 1941 et 1942, puis dans les années quatre-vingt, parce que le club France Loisirs qui avait décidé de publier *À la recherche du temps perdu* m'avait demandé conseil. Je leur avais d'abord suggéré de l'éditer en quinze volumes, comme la première édition, de manière très lisible. Finalement j'ai rédigé les préfaces de cette édition, de courtes synthèses accessibles. Ce sont les trois occasions où je l'ai relu en entier.

Quant aux maximes, l'idée d'en faire un recueil était d'ailleurs venue à plusieurs personnes avant moi. Je ne le savais pas. Albert Thibaudet en parlait dans un article de la *NRF* avant la guerre, et François Mauriac un peu après la guerre. Mais il se trouve que j'avais déjà réalisé ce travail dans ma première période proustienne, et j'ai donc pu le faire paraître à la suite de l'édition France Loisirs.

N. M. D. – *Dans la collection de poche de Gallimard, « Folio », savez-vous que c'est votre édition de 1954 qui est reprise de préférence à celle que Pierre Clarac avait refaite pour la « Bibliothèque de la Pléiade » en 1971 ? Pierre Clarac avait refusé votre idée du Contre Sainte-*

Beuve « roman ». Elle a depuis été acceptée par tous les « généticiens »... Mais à quoi ressemble pour vous une « bonne » édition de la Recherche ?

B. de F. – Je n'ai eu aucune objection à ce que Gallimard refasse l'édition de *Jean Santeuil* et ensuite celle de *Contre Sainte-Beuve*, et j'ai conservé mon exemplaire de la première édition de la *Recherche* dans la « Bibliothèque de la Pléiade²⁵ ». Quand cette collection en général – pas seulement pour l'œuvre de Proust –, s'est mise à faire des éditions considérablement annotées, je l'ai regretté parce que cela rendait les livres beaucoup moins maniables. J'ai un faible pour l'édition de la *Recherche* que j'ai faite à France Loisirs²⁶, précisément parce qu'elle ne comporte aucune note.

N. M. D. – *Terminons sur une note plus personnelle... Je me souviens, enfant, de vos visites à ma grand-mère, Suzy Mante-Proust, les 1^{er} janvier... Elle en était très touchée et il était évident qu'elle avait une grande affection pour vous. Vous a-t-elle jamais fait des confidences sur l'histoire d'Albertine disparue ?*

B. de F. – Non. Mais je savais que son père était intervenu à ce moment-là, qu'il était en train de corriger les épreuves...

N. M. D. – *Alors restons sur ce mystère !*

23. Voir Claude Francis et Fernande Gontier, *Marcel Proust et les siens*, suivi des *Souvenirs de Suzy Mante-Proust*, Paris, Plon, 1981, p. 153.

24. *Maximes et pensées* dans « *À la recherche du temps perdu* », choisies et présentées par Bernard de Fallois, Paris, France Loisirs, 1989.

25. Édition établie par Pierre Clarac et André Ferré, Paris, Gallimard, 1954.

26. *À la recherche du temps perdu*, préface par Bernard de Fallois, Paris, France Loisirs, « Collection du millénaire », 1999, 3 vol.